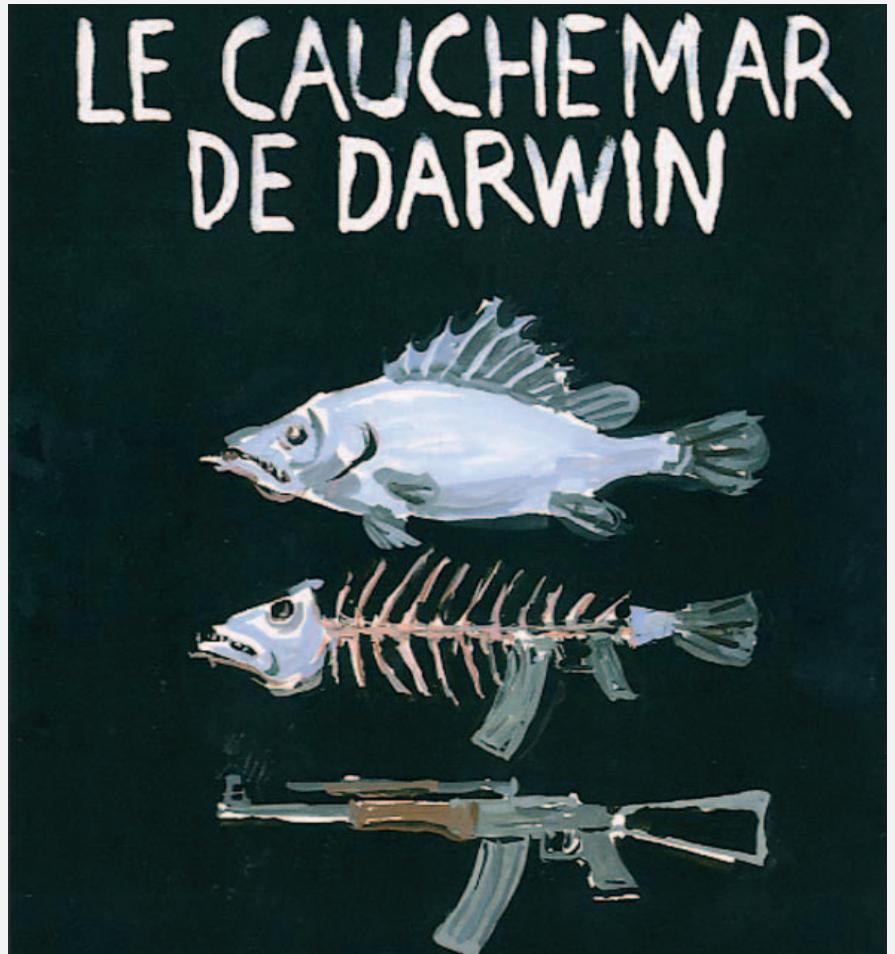


Fiche technique**France/Autriche/Belgique**
- 2003 - 1h47Réalisation, scénario &
photo :**Hubert Sauper**

Montage :

Denise Vindevogel**Résumé**

Les rives du plus grand lac tropical du monde, considéré comme le berceau de l'humanité, sont aujourd'hui le théâtre du pire cauchemar de la mondialisation.

En Tanzanie, dans les années 60, la perche du Nil, un prédateur vorace, fut introduite dans le lac Victoria à titre d'expérience scientifique. Depuis, pratiquement toutes les populations de poissons indigènes ont été décimées. De cette catastrophe écologique est née une

industrie fructueuse, puisque la chair blanche de l'énorme poisson est exportée avec succès dans tout l'hémisphère nord.

Pêcheurs, politiciens, pilotes russes, industriels et commissaires européens y sont les acteurs d'un drame qui dépasse les frontières du pays africain. Dans le ciel, en effet, d'immenses avions-cargos de l'ex-URSS forment un ballet incessant au-dessus du lac, ouvrant ainsi la porte à un tout autre commerce vers le sud : celui des armes.

L E F R A N C E

Critique

Il sera difficile, après avoir vu **le Cauchemar de Darwin**, d'avaler un morceau de perche du Nil sans qu'une arête coince... A partir de la chair blanche de ce poisson pêché dans le lac Victoria et prisé en Occident, le réalisateur déroule l'enchaînement des «dommages collatéraux» provoqués par l'exploitation intensive d'une richesse naturelle dans un pays pauvre, en Afrique ou ailleurs. Hubert Sauper y tient : il aurait pu réaliser ce film autour des diamants de Sierra Leone, du pétrole d'Angola... Il n'a fait que tourner dans une ville comme il en existe des centaines... Pour en tirer un film noir et saisissant.

(...)Tableau sombre comme la nuit, pendant laquelle Sauper a beaucoup filmé. «La journée, vous ne verrez rien d'anormal, reconnaît-il. Des voitures qui circulent, un marché, des routes, une ville pas extrêmement misérable. Mais quand vous discutez, vous découvrez que chaque famille est touchée par le sida. J'aurais pu choisir des images de couchers de soleil, avec des gens qui dansent, mais ce n'était pas mon but. Mon but était de retracer une logique délirante et infernale.» Sauper gomme délibérément les aspects positifs du développement économique dû à la perche et revendique son choix : «En bas de l'échelle, cette industrie de la pêche fait plus de dégâts que de bien. Selon l'étude d'un scientifique norvégien, chaque emploi créé détruit huit emplois traditionnels. Avant, les hommes pêchaient, les femmes s'occupaient des filets, vendaient les poissons et gagnaient un peu

d'argent. Cette économie informelle n'existait pas dans les statistiques de la Banque mondiale, elle ne s'exprimait pas en dollars. Cela me surprend qu'on ne comprenne pas ça. Oui, j'ai cherché avec ma caméra des endroits où ça va mal. Mais jamais une caméra ne parvient à capter l'ampleur du désastre. Le cauchemar est pire que ce qu'on peut décrire.»

Absents de ce film donc, les employés des usines, peut-être contents d'avoir du travail. La démonstration n'en reste pas moins implacable. Quand les experts de l'Union européenne, qui ont financé ces usines, se réjouissent de leur succès, des pêcheurs meurent du sida sans recevoir de soins. «Les Européens ont donné 34 millions d'euros pour subventionner cette économie de la perche, j'aurais aimé qu'ils analysent ce que ça allait produire. Je leur reproche de s'être laissés séduire par le succès immédiat de cette industrie. Nous sommes spectateurs d'un succès, la globalisation du capital, et nous ne sommes pas prêts à en comprendre les conséquences. Les néolibéralistes pensent que l'Afrique vit aujourd'hui une période de transition, que l'Europe a vécue aussi. Et qu'après, tout ira bien. Je ne le crois pas : dans le lac Victoria, il n'y aura plus de poisson.»

Mais pourquoi Sauper prend-il le trafic d'armes comme fil conducteur de son film, alors qu'il ne prouve rien de ce trafic ? Seule la déclaration, à la fin du film, d'un pilote russe qui avoue en transporter, signe l'aboutissement de sa quête. Son réquisitoire contre un système consumériste, le plus fort au sens darwinien du terme,

est nettement plus efficace. Sans nuance mais bouleversant. «Bien sûr, faire un film c'est manipuler, je vous montre ma réalité de l'Afrique. Avec des scènes qui choquent. Faut-il condamner le messenger pour le message ?»

Sylvie Briet et Laure Noualhat
Libération 2 mars 2005

Le scandale de la situation africaine de même que la responsabilité passée et présente des puissances occidentales dans cet état de fait sont aujourd'hui connus. Si de nombreux films ont à ce jour dénoncé cette situation, il s'en trouve relativement peu qui atteignent aussi efficacement, aussi profondément, aussi violemment la conscience du spectateur que le bien-nommé **Cauchemar de Darwin**.

Voici un film qui, fait suffisamment rare pour être remarqué, n'utilise pas les moyens ordinairement employés pour exprimer une dénonciation, dont l'efficacité se trouve ipso facto décuplée.

Le Cauchemar de Darwin suit un chemin sinueux, procédant par petites touches et petits pas, par détours précautionneux. Ponctuant cette subtile maïeutique, des moments de vérité viennent régulièrement zébrer l'apparence des choses, clouer le spectateur sur son fauteuil, lui faire honte d'appartenir, sinon à l'espèce humaine, du moins à son hémisphère Nord.

En un mot, le film de l'Autrichien Hubert Sauper montre avec les armes du cinéma (autrement dit par comparaison d'images et confrontation de plans) cent fois plus et cent fois mieux que ce que produirait n'importe quelle rhétori-

que militante.

Le premier plan du film illustre à lui seul cette méthode. On y voit, détaché sur le reflet bleu d'un lac tranquille, l'ombre silencieuse d'un avion qui passe, au rythme élégiaque d'une mélodie slave. Ce plan d'ouverture suggère au premier abord la sérénité d'un monde pacifié où technique et nature cohabiteraient pour le meilleur et pose en réalité les deux pôles dialectiques d'un ordre socio-économique où les plus forts et les plus riches dépècent dans l'indifférence les plus faibles.

Ces deux pôles sont symbolisés dans le film par l'avion et le lac. L'avion est russe, le lac africain. L'avion s'appelle Iliouchine, c'est le plus gros-porteur actuellement en activité ; le lac se nomme Victoria, situé en Tanzanie, il est l'un des plus grands du continent. Leur confrontation confère au film d'Hubert Sauper sa structure originale. D'un côté, la mobilité de l'avion, son incessant survol du lac, le vrombissement inquiétant de ses turbines, le mystère de sa cargaison, la discrétion suspecte de son équipage. De l'autre, la stagnation du lac, son écosystème ravagé par l'introduction d'un poisson (la perche du Nil) qui a dévoré en quelques décennies toutes les autres espèces existantes, la rentabilisation de ce fléau au profit de quelques industriels, la vie saccagée des autochtones autour de cette zone censément propice à l'économie de la région. A partir de ces deux axes, Hubert Sauper peut à loisir inscrire les éléments qui vont peu à peu nourrir, jusqu'à la nausée, la rage du spectateur devant cette face soigneusement cachée de la mondia-

lisation, entendue comme l'ultime mise à jour par l'Homo sapiens de la loi de la jungle. Soit, ici, le sourire débonnaire du directeur de l'usine de poisson vantant les mérites de son industrie, l'émolliente auto-congratulation des délégués des commissions internationales, l'attitude fuyante des pilotes d'avion qui embarquent le poisson en repartant, mais le noient quand il s'agit de définir la nature de leur cargaison à l'arrivée.

Là, en revanche, ce sont les filles, si pauvres et si belles, qui se vendent aux pilotes avinés, les enfants des rues estropiés qui sniffent les vapeurs résultant de la fusion des emballages de poisson, le regroupement d'une population paupérisée vers les zones d'activité économique, la violence, l'alcoolisme, la famine et le sida qui les y attendent pour les décimer, avec en prime le prêtre local qui n'en déconseille pas moins à ses ouailles l'usage du préservatif. (...)

L'Occident, dans ce film, n'a pas d'autre visage que celui de ces obscurs convoyeurs de la mort. Ses victimes (la prostituée Eliza, le gardien de nuit du laboratoire, le peintre des rues...) sont en revanche souvent élevées à la dignité qu'elles ont perdue : celle d'un personnage. C'est aussi la raison pour laquelle nul ne ressortira de ce film indemne.

Jacques Mandelbaum
Le monde - 2 mars 2005

Un serial killer. Multirécidiviste. Opérant en toute impunité depuis des années. Son terrain de chasse ? Le lac Victoria, le berceau de l'humanité. Son nom ? La perche

du Nil. Importé en Tanzanie au début des années 60, ce poisson apparemment inoffensif a provoqué, à lui seul, une véritable catastrophe écologique, décimant toutes les autres espèces. Tout en donnant naissance à une industrie lucrative qui a fait de lui le meurtrier le plus protégé du monde.

(...) Mécanique superbe ! Sous l'œil de commissaires européens, fantômes serviles qui semblent n'exister que pour donner à ceux qui le demandent des certificats d'hygiène improbables, l'Occident prive les Africains de la nourriture qui leur permettrait de survivre et leur permet à prix d'or de s'entretuer.

Des perches du Nil qui pullulent dans leur lac, les Tanzaniens n'en voient, évidemment, que des restes. Carcasses éviscérées, pourrissantes, étalées, comme des trésors, pourtant, tout au long de marchés improvisés où les pauvres se servent tant bien que mal. Charognes putréfiées où grouillent des vers qui rendraient presque digne d'un trois-étoiles la viande que refusaient les marins du **Cuirassé Potemkine**.

Aucun espoir. Pas d'avenir. Le seul rêve d'un des témoins interrogés par Hubert Sauper, c'est que son fils devienne pilote. Que cette chaîne infernale lui permette, au moins, d'échapper à l'enfer. D'autres silhouettes, certaines terrifiantes, d'autres bouleversantes, traversent ce polar pamphlétaire, allégorie ironique et effrayante du nouvel ordre mondial. Raphaël, le veilleur de nuit, avec son arc et ses flèches au curare, qui attend la guerre qui le sortira de son cauchemar. Eliza, jeune beauté offerte à tous ceux qui veulent d'elle, qui semble

sortie d'un film français d'avant-guerre ou d'un poème de Mac Orlan.

Aujourd'hui, le serial killer sévit toujours. Les avions russes continuent de décoller et d'atterrir. Raphaël doit toujours attendre la guerre, si les voyous de son quartier ne lui ont pas piqué ses flèches au curare. Et des dizaines d'Eliza se sont, depuis longtemps, succédé dans le lit d'Australiens sadiques. Le système tourne rond. Le cauchemar continue. Mais, grâce à ce film, on sait qu'il existe.

Pierre Murat

Télérama n° 2877 - 5 mars 2005

Entretien avec Bernard Comte, universitaire au Centre d'études de l'Afrique noire

Comment comprenez-vous la réalité décrite dans le film d'Hubert Sauper ?

C'est une réalité qui touche plus ou moins toute l'Afrique aujourd'hui et qui est liée au néolibéralisme. Pour la comprendre, il faut revenir un peu en arrière, à la période dite des indépendances, qui a correspondu aux Trente Glorieuses.

En Afrique comme dans la plupart des pays du Sud, le système capitaliste fonctionnait alors de telle sorte que la régulation fordiste au Nord permettait au Sud d'acquiescer une certaine indépendance. En Tanzanie par exemple, les unités rurales de production mises en place par Julius Nyerere visaient

à bâtir sur la base d'un développement villageois. Lorsque les Etats bénéficiaient d'une ressource naturelle, comme la perche du Nil, ils arrivaient à retenir sur place une part de cette rente.

Avec le FMI et la Banque mondiale, les politiques de fonds d'ajustement structurels, le Nord a imposé le marché et la libéralisation au Sud. Cette imposition du marché permet au Nord de prélever une part plus importante du surplus des pays du Sud et d'Afrique en raison d'une asymétrie entre le producteur et l'acheteur. Comment un planteur peut-il discuter avec une multinationale ?

La pêche sur le lac entraîne l'implantation d'usines, quel impact a ce phénomène ?

On peut toujours spéculer sur l'activité que cela entraîne, mais je suis sceptique. Cela reste une usine de délocalisation, destinée à exploiter une rente off shore. Elle a été construite juste à côté de la ressource, et les coûts de la main-d'œuvre font que c'est très rentable. Etant donné le taux de chômage sur place, l'armée de réserve prête à travailler là doit être pléthorique, et la possibilité d'augmentation des salaires nulle. De toute façon, une fois qu'il n'y aura plus de perches, ou que l'usine ne sera plus rentable, c'en sera fini.

La guerre est hors champ, mais c'est un aspect important du film...

Oui, ce gardien qui attend la guerre m'a beaucoup intéressé. Quand

le marché appauvrit les populations, cela tend à exacerber les conflits. Des conflits naissent en permanence, pour les miettes du gâteau. Il ne reste plus que les dépouilles. En cela, l'image des carcasses de poissons utilisée dans le film est vraiment très forte.

Propos recueillis par
Isabelle Regnier
Le monde - 2 mars 2005

Filmographie

| | |
|-------------------------------|------|
| Kisangani Diary | 1997 |
| Le Cauchemar de Darwin | 2003 |

Documents disponibles au France

Revue de presse importante

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com